

Morphogenèse de la ville hanséatique de Brême

Les termes « morphologie » et « morphogenèse » renvoient tout d'abord à la biologie, à l'embryologie, aux premiers échelons de l'organisation d'un être vivant en prenant le développement de l'œuf fertilisé comme modèle. Mais la ville est-elle un être vivant ? Sort-elle d'un œuf ? Quel acte sexuel est à la base de la création d'une ville ? On trouve les images biologiques qui se rapprochent le plus de la morphogenèse d'une ville dans différentes classes de spores (voir Deutsch 1994 : chapitres 4 et 5). On dirait que le modèle de reproduction asexuée manifeste un certain degré d'analogie avec le développement d'une ville. L'« œuf » qui donne naissance à une ville serait d'abord une région sans concentration urbaine mais avec un potentiel de forces, des chemins qui la traversent, s'y croisent, un terrain qui peut « nourrir » la population d'un village, d'une agglomération de foyers. À un moment donné, ces forces éparses, ces centres microscopiques d'action (au niveau géographique), par exemple les familles ou les groupes de personnes en interaction, font émerger des structures, la dynamique économique et politique les renforce et les multiplie. Il se crée un profil de centres, sous-centres etc. distribués dans l'espace. À l'intérieur des centres et sous-centres, des subdivisions spatiales et sociales naissent, se stabilisent pour qu'enfin un réseau complexe de lieux fonctionnels, de « courants » économiques ou militaires organise l'espace disponible. Cette morphogenèse primaire peut être élaborée par un mouvement cyclique. Après que l'apogée d'une dynamique de concentration a été dépassée, une dynamique de diffusion (qui était toujours en place implicitement) prend le relais : les frontières (des villes, des régions) disparaissent ; le nombre des sous-centres s'accroît pour que finalement une distribution homogène sur tout le terrain fasse disparaître les structures dominantes qu'on trouvait à l'apogée du cycle. À ce point, le cycle peut recommencer.

Cette analogie structurelle entre des organismes biologiques très simples et la région ou la ville a pourtant ses limites. Les forces qui sont à l'œuvre, le substrat matériel qui crée les formes respectives, l'énergie qui alimente le développement sont tout à fait différents. Enfin aux réactions chimiques, aux processus cellulaires sont opposés des agents humains, dotés d'intelligence et de langage. Si l'on met en parallèle les cellules et les acteurs humains, on présuppose que l'intelligence, la créativité, la liberté humaines n'ont aucune conséquence ou ne sont qu'illusions de l'observateur qui est lui-même humain. On pourrait, à dessein d'éviter

cette conclusion humiliante supposer une force immatérielle, une sorte d'âme du monde qui dirige les processus à tous les niveaux de l'organisation biologique ou même une âme universelle. Nous n'allons guère adopter un tel vitalisme, voire panthéisme mais nous dirons que l'analogie n'est que formelle : la morphogenèse biologique et la morphogenèse des sociétés humaines dans l'espace se partagent un nombre de principes dynamiques formels. Ceux-ci apparaissent surtout dans le contexte de l'optimisation et de l'équilibration, qui fait disparaître (ou du moins minimalise) les effets de causes non formelles dues aux différences de la matière, de l'énergie et qui fait que l'analogie démontrée par l'analyse morphologique et morphogénétique ne présuppose guère une analogie matérielle ou énergétique.¹

1. Morphogenèse de la ville de Brême

Les données nécessaires à une telle morphogenèse sont d'abord un territoire qui permette la survie à une population humaine et qui constitue un espace avec des structures auto-adaptées aux besoins de cette population. Pendant la période de glaciation maximale, l'embouchure de la Weser qui se verse dans la mer du Nord était couverte de glace et ne se prêtait guère à un séjour permanent des hommes. La disparition des couches glaciaires modifiait le profil géographique avec :

1. des fleuves soumis à la marée, aux inondations fréquentes et changeant souvent leur cours dans le delta ;
2. des régions de moraine pierreuse avec une végétation pauvre mais protégées contre les inondations ; et
3. des régions de transitions marécageuses avec des bancs d'argile déposés le long des fleuves et des dunes de sable amassées par le vent d'ouest le long de ces bancs.

Ce profil géologique et géographique définit une distribution de valences ou « affordances » (Gibson 1979) pour la vie humaine : la rivière permet la pêche et le transport (à l'aide de bateaux, si cette technique est déjà disponible) ; la moraine permet la chasse et est un lieu sûr lors d'inondations ; les régions de transition sont par définition les plus instables mais elles permettent une agriculture (restreinte) et l'accès aux deux premiers types de valences. C'est cette zone de transition qui dans le réseau des valences est optimale (pour l'homme).

Il faut pourtant distinguer différentes échelles de mouvements et de forces. A l'échelle locale, disons celle d'un pêcheur ou d'un agriculteur préhistorique qui s'établit sur la rive du fleuve,

¹ Voir pour la modélisation catastrophiste Thom (1983), son application en linguistique Wildgen (1999) et en architecture

le plus important est sa survie pendant les saisons ou les périodes maigres définies par le climat (les inondations par exemple, les hivers très durs). Si la survie à long terme n'est pas garantie, la population va disparaître (périr ou émigrer). À l'échelle interrégionale, disons d'un groupe de chasseurs migrants ou, au temps historique, d'un groupe de commerçants, ce qui compte c'est le réseau des chemins et (surtout) sa stabilité. Les chemins interrégionaux dépendent de la géographie, des fleuves (en cas de transport par bateau) et des terres sèches et fermes (ce qui exclut les marécages).

Pour devenir plus concret, considérons la géographie de l'embouchure de la Weser après la fonte des glaciers et l'apparition d'une structure de valences pour la vie humaine (ce qui inclut naturellement les valences pour la flore et la faune dont se nourrissent les hommes). Localement, les dunes par leur proximité du fleuve et l'existence d'alluvions qui permettent l'agriculture (je saute la période entre la déglaciation et l'introduction de l'agriculture)² ont une valence optimale pour l'homme. On verra donc des groupes d'hommes s'y installer. Comme les dunes forment une sorte de chaîne, on verra les populations apparues parcelliser le terrain le long du fleuve. Régionalement la chaîne de dunes forme le seul sentier sûr lors d'inondations, orienté d'est en ouest, de la terre vers la mer. Les populations (groupes ou individus) venant de l'est suivent ce chemin et certains se sédentarisent temporairement ou en permanence. Ceci est illustré par la carte de la figure 1 : « Geest » représente les plateaux de moraines, « Vorgeest » leurs abords, « Dünen » sont des dunes, « Talsande » des fonds de sable dans la vallée (voir Kühlken 1965, p. 30).

Marcos (1996).

² Dans le laps de temps entre l'ère des chasseurs paléolithiques qui se nourrissaient à 80 % (90 %) de viande et celle des agriculteurs néolithiques, il faut considérer une phase de transition caractérisée par la chasse au petit gibier, la pêche et la récolte des produits de la forêt.

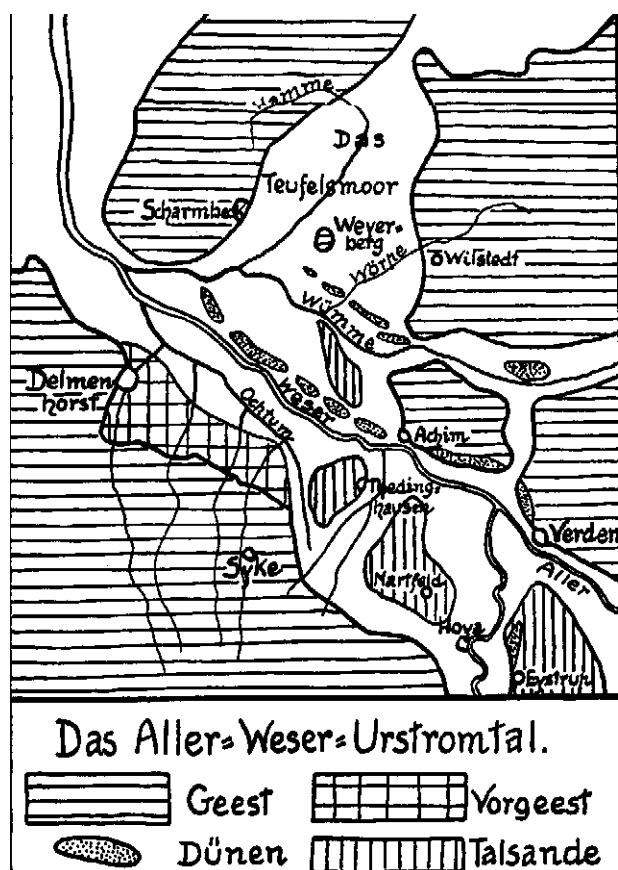


Figure 1 : Esquisse des facteurs géographiques dans la région préhistorique de Brême

Dans la direction du sud au nord (donc parallèlement à la côte de la mer du Nord) le meilleur chemin sillonne les terres de moraines sèches qui s'approchent plus ou moins du fleuve. La dune où se trouve maintenant la cathédrale St.-Pierre de Brême (sur la « Doms-Düne ») est une des terres les plus proches de la Weser. Ainsi l'emplacement de la ville est défini par la structure géographique des valences qui conditionnaient la vie des premières populations.

Le terme de « valence » dans le contexte de l'homme à capacités sémiotiques peut être rapproché du mot « signifiant ». Cette dune « signifiait » pour l'homme et son groupe la survie matérielle et un réseau d'actions locales et régionales possibles.

La position de la chaîne de dunes le long du fleuve déterminait aussi un voisinage, c'est-à-dire que, selon que les dunes à l'ouest (vers l'embouchure) et à l'est (vers la terre) sont habitées et se prêtent à une occupation quelconque, un gradient de croissance de la ville était prévisible le long du fleuve. Le chemin du sud au nord qui devait traverser le fleuve caractérisait un carrefour (en langue mathématique une singularité) où pouvaient apparaître (plus tard) un

pont et avec le pont une opposition des deux rives, plus tard une vieille ville et une ville neuve. Jusqu'ici les valences générales pour l'homme (survie locale, déplacement, échange régional) conditionnent la morphogenèse de la ville. Dès que la population croît (au-delà d'une grande famille, d'un clan), la structure intrinsèque de la société devient une force majeure de la morphogenèse ; la dynamique (humaine) générale devient une dynamique (sociale) spécifique.

La morphogenèse de la ville se transforme d'une auto-organisation des valences matérielles et économiques (le niveau fondamental du signifié) en une forme culturelle et sociale qui organise les fonctions symboliques de la communauté dans l'espace. Celle-ci devient visible lors de la christianisation des populations saxonnes par Charlemagne. La crête de la dune, c'est-à-dire le lieu le plus éloigné des inondations toujours menaçantes, devient le siège d'une chapelle, d'une église. Dans l'ère païenne, c'était peut-être la place du « thing », de la justice publique.³

Le lieu sacré chrétien était nécessairement flanqué d'un village, ce qui contribuait à l'opposition primaire du sacré et du profane. Bientôt cette partie de la ville naissante devient le lieu d'une commune « civile » centrée autour d'une chapelle. Près de cette chapelle s'étend une place appelée plus tard le « Liebfrauenkirchhof », littéralement « la cour de l'église de Notre Dame ». Cette dualité primordiale (mathématiquement une bifurcation) issue de l'introduction d'une structure religieuse qui sépare le sacré (le clergé) du profane (les pêcheurs, les marchands) s'est stabilisée (dû à la permanence des structures ecclésiales) jusqu'à la Réforme.⁴

Après la Réforme et la Guerre de Trente Ans (1648), la division de la ville a persisté sous une autre forme : les Suédois ont hérité de la cathédrale et des bâtiments annexes. Cette structure reflète le schisme religieux de l'époque : la ville de Brême était réformée calviniste, mais la cathédrale qui était suédoise servait d'église à la paroisse luthérienne.⁵ La structure bipartite du centre-ville avec un district ecclésiastique entouré d'un mur et un district civil du conseil municipal (« Rats-Stadt ») constitue le noyau stable de la structure urbaine de Brême.

³ Les fonctions sacrées saxonnes étaient de préférence réalisées dans des bosquets aux arbres sacrés alors que la dune ne laissait pousser que des buissons. Il est bien possible que les missionnaires chrétiens ou les chefs francs aient intentionnellement choisi un lieu dépourvu de fonction juridique et religieuse chez les Saxons pour y fonder un centre.

⁴ Nous acceptons ici une dynamique religieuse, celle du christianisme, qui s'est couplée à la structure politique de l'Empire romain et après lui avoir survécu a su diffuser le principe de la synthèse politico-religieuse dans toutes les régions christianisées.

⁵ À Hambourg, l'opposition entre la partie sacrée et la partie profane de la ville disparut lors de la destruction de la cathédrale, ce qui faillit arriver à Brême lorsqu'une des tours s'est effondrée.

Cette séparation est jusqu'à aujourd'hui visible dans la structure du centre partagé entre l'hôtel de ville (« Rathaus ») avec la place du marché (« Marktplatz ») et la cathédrale et ses places.⁶

La bipartition entre le sacré et le profane se reflète aussi dans le rôle dominant des membres avec une éducation académique dans le groupe des conseillers (« Rat ») ; ceux-ci prennent la place des membres du clergé exclus. La subdivision des corps de métier avec leurs privilèges rappelle l'organisation de l'oligarchie féodale. La distribution du terrain de pâture et de forêt communautaire (« Bürgerweide » et plus tard « Bürgerpark ») perpétue la structure primaire saxonne (« Allmende », la propriété commune).⁷ D'une certaine manière, ces structures gardent le souvenir (sont une trace, un indice) de structures primordiales rejetées.⁸ Dans ce qui suit, je vais porter mon intérêt principalement à l'architecture de la ville de Brême en tant que symbole des structures urbaines. La morphogenèse symbolique se greffe sur la morphodynamique du pouvoir profane en suivant ses propres lois, tout en dépendant de phases de stabilité, de croissance et de richesse dans l'évolution économique et politique de la ville. Dans notre cas, on peut distinguer plusieurs périodes importantes :

1. la fin du 16^e et le début du 17^e siècle (avant la Guerre de Trente Ans) ;
2. l'expansion de la vieille ville dans les faubourgs après l'ouverture définitive des portes de la ville (leur fermeture, « Torsperre », fut abolie en 1848) ;
3. l'intégration de Brême dans l'Empire allemand à la fin du 19^e siècle (voir Wildgen, 2003a) ; et
4. la reconstruction de la ville après la Seconde Guerre mondiale et la redéfinition de l'axe nord-sud avec la fondation de l'université (au nord) et la restructuration de l'aéroport (au sud).

Dans cet article, seules les phases (1) et (2) seront prises en considération.

⁶ Un niveau morphogénétique moins stable et sous l'empire de fluctuations économiques et politiques se dessine dans les sous-centres, surtout dans l'inclusion successive du quartier de la paroisse « St.-Stephani » située sur la dune en aval, côté port, et de la Ville Neuve (« Neustadt ») de l'autre côté du fleuve.

⁷ Ce conflit sous-jacent devint apparent lors de la guerre de l'archevêque de Brême, Gérard II, contre les populations des « Stedinger » à l'embouchure de la Weser. Dans cette guerre déclarée « croisade » par le pape Grégoire IX, les paysans furent battus en 1234.

⁸ Dans ce qui suit la morphogenèse économique et politique et ses principes sont mis au second rang ; voir Wilson (1981) pour les modèles mathématiques (surtout catastrophistes) appliqués à l'évolution des systèmes urbains.

2. L'architecture du noyau de la ville comme expression sémiotique

L'hôtel de ville de style gothique fut construit de 1405 à 1407. Il fut érigé sur les vestiges de vieilles maisons qu'on avait détruites et il remplaça les marchés couverts autour de l'église paroissiale Notre Dame (« Liebfrauenkirchhof »). Sa base rectangulaire et ses proportions reflètent les dimensions d'une réunion du conseil municipal (« Rat ») qui s'était rassemblé en plein air pour décider de sa construction ; sa géométrie est un signe iconique du groupe des conseillers assis en rectangle. Il a deux étages et une cave. La cave contenait des marchandises, surtout du vin (de France et du Portugal, que Brême distribuait en Europe du Nord), et une cuisine (plus tard un restaurant). Le rez-de-chaussée servait de salle de marché et constituait un tout avec la place devant l'hôtel de ville. Le premier étage était réservé au conseil et à ses activités politiques.⁹ Sous un aspect sémiotique on peut dire que ce bâtiment marque symboliquement le noyau économique de la ville et sa structure oligarchique. Il s'oppose à la cité ecclésiastique et féodale sur le haut de la dune (l'archevêque était aussi le chef féodal de la région qui entoure la ville, appelé « Erzbistum Bremen »).

La singularité de ces forces en opposition se trouve marquée dans la statue de Roland. La tradition de construire des statues de Roland (placées devant, à côté ou en face de l'hôtel de ville) est documentée à partir de 1342. La statue en pierre de Brême remplaça un Roland en bois qui avait brûlé lors d'un conflit guerrier avec les troupes de l'archevêque. Le nom de « Roland », son armure de chevalier, son épée et son pavois avec un aigle à deux têtes font de cette statue un symbole de l'indépendance de la ville face au seigneur féodal (l'archevêque), car le personnage historique et littéraire (voir la chanson de Roland, écrite entre 1100 et 1125 et traduite en allemand en 1135) est un héros dans la suite de Charlemagne. Le statut de Brême comme ville impériale libre (« Freie Reichsstadt ») se fonde sur des documents du 15^e siècle et s'inspire du renouvellement de la tradition carolingienne sous l'empereur Charles I^{er} (1346–1378), le premier empereur d'Allemagne appelé Charles après Charlemagne.

On agrandira plus tard ce signe monumental original en l'enveloppant d'une couche de pierre supplémentaire pour en faire presque une tourelle haute de 13 m. La signification du Roland

⁹ L'administration de la ville avait lieu dans les maisons privées des membres du conseil.

est renforcée par d'autres signes, tel le sigle de la ville de 1366 qui montre l'empereur à côté d'un spadassin symbolisant la ville, ou l'aigle impérial sur l'écusson de Roland.¹⁰



Figure 2 : Le Roland de Brême dans sa forme actuelle (détail)

Historiquement, la figure de Roland marque l'époque florissante après la victoire de la ville sur les troupes de l'archevêque (qui ne résidait pas dans la ville) et la restitution et la stabilisation des droits de la ville.

L'hôtel de ville reçut une façade dans le style du maniérisme néerlandais de la fin du 16^e siècle¹¹ et fut achevé en 1610 à une période où les conflits religieux avaient été réglés à Brême. La ville était réformée, les autres confessions chrétiennes (catholiques et protestantes)

¹⁰ Cet aigle à deux têtes est d'une origine orientale et a été adopté par les empereurs allemands et les tsars russes. La variété des statues de Roland en Allemagne de l'Est est décrite par Kottwitz (1982).

¹¹ Voir Kuyper (1994) pour le développement de l'architecture de la Renaissance aux Pays Bas entre 1539 et 1630.

avaient été exclues ou réduites et la communauté urbaine se trouvait à l'apogée de son développement économique et intellectuel. Le monastère Ste.-Catherine des Dominicains avait été transformé en école humaniste en 1528 dotée d'une « classis publica » préparatoire aux facultés universitaires dès 1584 et enfin d'un propre institut universitaire « Gymnasium Illustre » dès 1610. Au conseil municipal, des citoyens formés à l'humanisme étaient au pouvoir et la nouvelle façade de l'hôtel de ville est quasiment un abécédaire des principaux concepts de la Renaissance (appelée « Weser-Renaissance » en Allemagne du Nord).¹²



Figure 3 : La façade de l'hôtel de ville

L'iconographie de cette façade est extrêmement complexe et devint vite « illisible » après la fin du maniérisme, car le code d'interprétation de son langage allégorique disparaît avec la culture de la fin du 16^e siècle. En guise d'exemple, la

¹² La Renaissance en Italie était à son apogée vers 1500 ; elle fut introduite aux Pays-Bas au milieu du 16^e siècle et atteignit l'Allemagne du Nord à la fin du 16^e et au début du 17^e siècle. En Angleterre, elle déploie sa richesse architecturale surtout au 17^e siècle. Les pays catholiques avaient à cette période introduit le style baroque.



Figure 4 montre un des nombreux ornements plastiques qui remplissent les triangles au-dessus des arcades.



Figure 4 : Détail de la façade (arcades)

À première vue, la femme nue assise à reculons sur le dos d'un dauphin pourrait choquer un observateur contemporain. Plus facile à comprendre semble être la clef que la femme tient dans sa main droite : elle pourrait se rapporter au blason de la ville de Brême, d'ailleurs dérivé

des doubles clefs de saint Pierre, symbole de la cathédrale.¹³ En réalité, la femme est une allégorie de la vertu « sobrietas » (sobriété, modération). Gramatzki (1994) base son interprétation sur des gravures de Frans Floris qui représentent cette vertu avec les attributs du poisson et de la clef ; comme cet auteur est néerlandais, l'allégorie est sans rapport avec le blason de Brême (l'ambiguïté locale de cette allégorie pourrait pourtant être intentionnelle).

Comme les interprétations erronées des sujets représentés sur la façade maniériste abondent, on peut en conclure qu'elle contient un message riche et complexe qui exige une érudition maniériste pour être comprise. Ces connaissances étaient réservées au premier groupe des conseillers de ville (docteurs universitaires) et devient inaccessible au public ultérieurement. Pourtant les valeurs décoratives, la richesse des sculptures, la grandeur des fenêtres et enfin la taille d'ensemble du bâtiment due aux toits et aux quatre étages de fenêtres du resalit central



(voir

Figure 3) sont toujours porteuses d'un message architectural contemporain. Elles alimentent la volonté d'indépendance que la ville a su récupérer après la Seconde Guerre mondiale et qu'elle défend toujours contre les tendances centralistes (Brême est le plus petit land fédéral de l'Allemagne et avec Hambourg et Berlin la seule ville indépendante des grandes régions).

¹³ Cette réduction à la moitié de l'emblème de l'archevêque avec perte de symétrie est un symbole de la morphogenèse déjà décrite, la ville est pour ainsi dire une tranche, une partie séparée de l'emblème original. Dans l'interprétation populaire, la clef simple est une clef pour le monde international (du commerce) tandis que la double clef donne accès au ciel.

3. La morphogenèse du quartier St.-Pauli

Un des principaux effets de la Réforme fut l'intégration (plus tard la sécularisation) des terres et des bâtiments monastiques. J'ai déjà mentionné la transformation du couvent des Dominicains (l'ordre des prédicateurs et des enseignants au Moyen Âge) en école, en « Gymnasium Illustre », c'est-à-dire en université réformée calviniste.¹⁴

Je vais décrire une transformation plus radicale, celle de l'abbaye St.-Pauli. Elle fut mentionné pour la première fois en 1139, occupait la dune à l'est de Brême et formait une ville indépendante avec une infrastructure artisanale, des fermes autour. Il était très riche à cause de diverses possessions et droits acquis au cours des siècles. Après la Réforme, le nombre réduit des moines et le prieur durent se réfugier (en 1524) dans la cathédrale. L'abbaye restait donc délaissée et cette absence du pouvoir abbatial permit à une populace se croyant soutenue par le conseil municipal de piller et détruire les bâtiments dans un mouvement spontané. Par la suite et en dépit des procès menés par l'archevêque, cette ville voisine fut intégrée dans les faubourgs (hors les murs) de la ville. Lorsqu'au 18^e siècle les fortifications furent renouvelées (dans le style de Vauban) on aplatit même la dune qui avait donné naissance au couvent pour bâtir les remparts de l'enceinte. En deux siècles, on avait donc détruit non seulement l'abbaye St.-Pauli mais aussi le lieu géologique qui avait « motivé » sa naissance. Pourtant la structure de ce centre avait laissé son empreinte sous forme des ruelles et rangées de maisonnettes autour du centre détruit (la dune et le couvent). Les noms de ces rues et la forme du quartier, ainsi qu'une petite société d'ouvriers et de fermiers conservaient la mémoire de St.-Pauli.

Sous le régime national-socialiste on envisagea un réaménagement de ce quartier. On projeta la construction d'un nouveau pont qui aurait prolongé le boulevard en arc de cercle entourant la vieille ville, avec la place de la gare centrale comme nouveau noyau commercial. Ce plan fut renvoyé à cause de la guerre, mais remis à l'ordre du jour en 1964 et on commença déjà à détruire la partie voisine de la gare.

Le phénomène apparu à ce moment est intéressant en ce qu'il montre que la ville rivale, en principe réduite à un terrain vague, avait depuis 1850 développé une dynamique de croissance qui d'une part conservait le noyau des ruelles autour du couvent disparu et, d'autre part,

¹⁴ Seul l'empereur pouvait donner le titre d'université à une grande école et le réseau des écoles réformées (calvinistes) n'avait pas accès à ce titre n'étant pas reconnu par l'empereur.

revalorisait le quartier par des constructions nouvelles répondant aux besoins d'expansion naturelle de la vieille ville après que les remparts avaient disparus ainsi que leur caractère de barrière.¹⁵ Dans la zone limitrophe, la Porte de l'Est (« Ostertor »), des bâtiments publics s'étaient installés ; le musée d'art (« Kunsthalle ») en 1847, le théâtre (« Goethe-Theater ») d'abord sur les remparts, depuis 1913 devant la Porte de l'Est. La « valeur » culturelle de ce quartier avait changé, sa population pauvre d'ouvriers et de petits fermiers (vers 1850) avait été remplacée par la petite (et au bord du fleuve la haute) bourgeoisie.¹⁶

L'effet de cette transformation qui avait en partie récupéré l'idée d'indépendance culturelle de la cité du « Pauls-Kloster » apparaît dans la confrontation entre les planificateurs urbains et la population du quartier. Un long débat public (1968–1973) empêcha finalement la destruction du quartier (qui aurait été coupé en deux parties par un boulevard large de 43 m). Aujourd'hui ce quartier (appelé « das Viertel », c'est-à-dire « le quartier ») est un mélange riche entre culture officielle et subculture (y compris la drogue et la prostitution). Ce qu'il a perdu, c'est son caractère sacré, mais il a conservé une sous-identité vis-à-vis du reste de la ville en dépit du fait que géographiquement il appartient maintenant au centre.

D'un point de vue morphogénétique, les frontières symboliques ont survécu à la destruction des bâtiments constitutifs (le couvent) et même du lieu géologique (le nivellement de la dune). Il y a donc une stabilité de la morphologie symbolique au-delà de la morphologie matérielle. Au cours d'une telle transformation, la « signification » du quartier parcourt un chemin de « migration symbolique » qui respecte des principes de métonymie et de métaphore. Le théâtre et le musée sont en proximité thématique avec le couvent (l'église comme scène théâtrale, la bibliothèque comme musée) ; les structures au service des moines deviennent des structures bénéficiant aux nouveaux citoyens aisés qui fréquentent les bars, les cinémas, les restaurants, les boutiques etc. Comme ce processus est auto-organisé (n'est pas objet de planification comme le tracé d'un boulevard), il engendre un conflit entre la morphogenèse « naturelle » et locale et la planification urbaine à plus grande échelle. Ce conflit d'intérêt montre le parallélisme entre deux types de morphogenèse spatiale :

¹⁵ Les entreprises de construction achetaient le terrain, de nouvelles lois fixaient la largeur et le tracé des rues. Après la construction des rues, les entrepreneurs construisaient des maisons en suivant une série de modèles et les vendaient sur le marché immobilier.

¹⁶ Avec la population pauvre, le dialecte bas allemand avait plus ou moins disparu et le haut allemand des fonctionnaires et nouveaux riches devint dominant (voir Wildgen 1986 pour la rivalité sociolinguistique à Brême et la dynamique de ce conflit).

— celle liée à la mémoire (inscrite dans le terrain et ses qualités, formes, limites), aux modes de vie et aux attitudes des habitants. Elle s’engendre dans des actions réparties sur un grand nombre d’agents ; et

— celle liée aux intérêts économiques et politiques, représentés par des forces concentrées (des milieux dominants) et qui sont mis en œuvre par des planificateurs et des architectes.

Lors d’un conflit d’intérêt, la structure auto-organisée a besoin d’un codage pour participer au discours politique. Si elle atteint ce but, elle peut gagner en puissance et concourir avec le discours des planificateurs. Cette transformation d’une morphogenèse symbolique « naturelle » en discours politique effectif est elle-même une barrière à surmonter. Cela implique qu’un nombre d’individus participent déjà au discours global et puissent traduire les significations implicites dans le langage des décisions politiques. Cette « intelligentsia » est typique pour tous les mouvements qui transforment un univers de significations supprimées en un discours de politique de puissance.

4. Conclusion

Le développement de la ville de Brême (décrit jusqu’en 1980) montre l’effet d’une morphogenèse double. La première est liée aux valences géographiques (climatiques, économiques) du terrain et donne naissance à une première agglomération, plus tard à un centre urbain. Celui-ci est caractérisé par l’opposition profane contre sacré et manifeste une structure profonde de l’ethnie germanique sous-jacente, et surtout du christianisme adopté par les Francs sous les Mérovingiens et les Carolingiens ; c’est-à-dire l’empire profane est stabilisé par une structure religieuse qui lui sert de philosophie politique.¹⁷ En même temps il constitue le fondement de la morphogenèse symbolique qui domine dès lors. La deuxième morphogenèse est symbolique ; elle se rapporte au discours religieux, du pouvoir, du droit¹⁸ et à la formation d’une identité culturelle et politique. La manifestation architecturale coïncide avec les périodes de floraison économique et politique (qui permettent le financement de cette architecture et valorisent son expression sémiotique). Contrairement à la morphogenèse primordiale, la morphogenèse symbolique demande la considération d’un contexte

¹⁷ On pourrait poursuivre cette suggestion en considérant la transformation symbolique du christianisme après Constantin, son rôle à Byzance et dans la genèse de l’empire des Francs. Celui-ci s’est épanoui dans un champs de forces défini par l’invasion des armées islamiques (la bataille de Poitiers), le conflit avec les tribus germaniques concurrentes et l’idée d’un empire représenté par l’Empire romain, dont la mémoire survécut dans l’Empire byzantin et dans l’église catholique romaine (la papauté).

¹⁸ Il transforme en signes visibles les codes généralisés décrits par Luhmann (1975) : le code vérité/valeur, le code pouvoir/droit, le code argent/art et le code amour/amitié ; voir Wildgen 2004 (chapitre 10) pour la discussion du rôle des formes symboliques (Cassirer) et des codes généralisés (Luhmann) dans le contexte de l’évolution culturelle.

symbolique souvent très large et différencié (elle établit une intertextualité très riche). Ainsi elle s'exprime en même temps dans des documents écrits, des sigles, des tableaux et dans l'architecture. Cette expression est liée à un réseau de « textes » (au sens large) contemporains et historiques. Ainsi la statue du Roland dans son contexte architectural renvoie à une traduction de la Chanson de Roland (avec ses illustrations) et celle-ci à une longue tradition médiévale (française). La façade de l'hôtel de ville renvoie aux programmes de l'architecture par exemple d'un Palladio, à sa transformation aux Pays-Bas et de façon plus directe à l'architecture de la « Weser-Renaissance » de la fin du 16e et du début du 17e siècle en Allemagne du Nord (réformée comme les Pays-Bas).

L'exemple du monastère St.-Pauli, plus tard du quartier « Ostertor » nous fait voir la destruction d'une structure urbaine, qui ne réussit pourtant pas à faire disparaître la structure symbolique. Celle-ci réapparaît sous une autre forme (liée par métaphore et métonymie à sa forme originale). Cet exemple démontre que la morphogenèse symbolique est devenue autonome vis-à-vis de la morphogenèse primaire (géographique, économique). Elle a donc les traits caractéristiques d'une *structure* au sens des structuralistes comme de Saussure et Hjelmslev. Mais notre exemple contredit aussi le programme structuraliste par le fait que la morphogenèse symbolique provienne d'une morphogenèse primordiale (géographique, économique) et que son épanouissement sous des conditions économiques et politiques favorables démontre les limites de son autonomie.

Ouvrages cités

- Deutsch, Andreas, 1994. Das Sein bestimmt das Gestaltsein, in : Deutsch, Andreas (éd.), *Muster des Lebendigen*. Vieweg, Braunschweig : 91–108.
- Gibson, Jerome, 1979. *The Ecological Approach to Visual Perception*. Houghton Mifflin, Boston.
- Gramatzki, Rolf, 1994. *Das Rathaus in Bremen. Versuch einer Ikonologie*. Hauschild, Bremen.
- Kottwitz, Eberhard, 1982. *Roland der Ries! Geschichte und Geschichten über die Rolandsbilder in der DDR*. 2^e éd. VEB Brockhaus, Leipzig.
- Kühlken, Friedrich, 1965. *Zwischen Niederweser und Niederelbe*. Saade, Bremen.
- Kuyper, W., 1994. *The Triumphant Entry of Renaissance Architecture into the Netherlands and Mannerist Architecture in the Low Countries from 1530 to 1630*. Canaletto, Alphen aan den Rijn.
- Marcos, Isabel Maria da Silva, 1996. *Le sens urbain. La morphogénèse et la sémiotique de Lisbonne. Une analyse catastrophiste urbaine*. Thèse de doctorat, Aarhus (inédit).
- Luhmann, Niklas, 1975. Einführende Bemerkungen zu einer Theorie symbolisch generalisierter Kommunikationsmedien, in: Luhmann, Niklas, *Soziologische Aufklärung 2. Aufsätze zur Theorie der Gesellschaft*, Westdeutscher Verlag, Opladen : 170-192.
- Wildgen, Wolfgang, 2003. *Semiotische Analysen der Stadt Bremen : ein Beitrag zur Architektur- und Stadtsemiotik*. inédit.
- Wildgen, Wolfgang, 2004. *The Evolution of Language*, à paraître chez Benjamins, Amsterdam.
- Wilson, A. G., 1981. *Catastrophe Theory and Bifurcation. Applications to Urban and Regional Systems*. University of California Press, Berkeley.

Liste des images:

Figure 5 : Esquisse des facteurs géographiques dans la région préhistorique de Brême – [Urstromtal.tif](#)

Figure 6 : Le Roland de Brême dans sa forme actuelle (détail) – [RolandDetail.jpg](#)

Figure 7 : La façade de l'hôtel de ville - [RathausfassadeGesamt.jpg](#)

Figure 8 : Détail de la façade (arcades) - [RathausfassadeSobrietas.jpg](#)